L’Ami Fidèle

1967

Auteurs Maurice Dodion en Wasily Pedjko

Confrérie V Geslachten

Website: geslachten-lignages-hoegaarden.be



L'AMI FIDELE

6e Année - N° 1
Janvier 1967

Courrier familial mensuel. Rédacteur en Chef: J. Vander Velpen, Bovenlo.
Secrétaire-Trésorière: H. Theyskens, Veert-St-Georges. CCP 639182

Felices
Navidades
Diciembre 1966

Enero 1967
Santo y
Prospero
Ano Nuevo

Liga de la Misa Cotidiana
Patente de Inscipcion

Soeur Ignace du Sacré-Coeur
Pichindé-Colombia muy sinceramente a la Senorita Secretaria-Tesorera, su familia y los lectores de "l'Ami Fidèle" y le comunica que los hizo inscribir en el Libro de Oro de la Liga de la Misa Cotidiana para que participe durante un ano de cerca de 400 misas que se celebran diariamente por las intenciones de los afiliados.

Pichindé, diciembre de 1966.

Que pourrait-on souhaiter de meilleur? Merci à Soeur Ignace pour cette merveilleuse idée!

Réponse à nos devinettes de novembre 1966.

Une réponse - oui, toute une! - et très juste, de Suzanne Danthinne-Nihoul à la devinette G. Elle a reconnu Olga Lucic. Au moins 1 ménage de jeunes!! et qui craint pour notre petit journal... et qui redoute la paresse du monde...

Jeunesse d'aujourd'hui

En ce dernier mois de 1966, pareillement sans doute à tous les autres lecteurs et collaborateurs de l'Ami Fidèle, je me pose une question: passera-t-il l'hiver? Tant de feuilles disparaissent, du Drapeau rouge à la Gazette de Liège qu'il est bien difficile de ne point partager le scepticisme voire l'inquiétude de la fidèle secré-

taire d'un Ami aussi infidèle quant aux chances de survie de celui-ci, et les points d'interrogation et d'exclamation insérés dans l'en-tête du numéro de septembre-octobre paraissent entièrement justifiés. Son ultime appel à la collaboration des jeunes sera-t-il entendu? Ou le silence prolongé observé par le Rédacteur en chef constituera-t-il un stimulant à remplir les vides?

Qui sait?

C'est que l'état d'esprit et la façon de vivre de nos descendants ne sont plus du tout en concordance avec la mentalité des fondateurs ni des re-fondateurs si j'ose ainsi m'exprimer, de notre petit courrier théoriquement mensuel.

Les simples nouvelles de naissance, mariage, décès, changement de domicile, etc... devraient être accompagnés de commentaires et chroniques diverses destinés à en rehausser l'intérêt, car les événements familiaux perdent de leur importance dans le tourbillonnement de la vie actuelle.

La nouvelle génération s'intéresse davantage à sa voiture qu'au moyen de procurer des distractions d'ordre épistolaire à de vénérables parents en ligne directe, collatérale ou de raccordement, plus ou moins éloignés selon le degré de parenté ou le lieu de résidence: Bovenlo, Waremme, le Congo, la Colombie.

En outre elle est l'objet de sollicitations continuelles, plus attrayantes et auxquelles il lui est beaucoup plus agréable de répondre: sports, voyages en groupe, radio, télévision, clubs de moins ceci, de plus cela ou d'entre les deux, etc...

Tout ce qu'on peut lui demander en fait de littérature serait l'apposition de quelques notes sur des cartes-vues, avec date et signature, provenant des endroits où elle passe ses vacances.

Un grief à l'égard des jeunes de l'A.F.? Absolument pas, ils sont tous si gentils.

Simple constatation visant la jeunesse en général: jeunes et vieux ne sont plus sur la même longueur d'ondes.

Voyez avec quel air de commisération nos enfants et surtout nos petits-enfants considèrent nos plaisirs d'autrefois: ceux d'avant la guerre, non pas celle de 14-18 beaucoup trop lointaine mais celle de 40-45. Pour autant qu'ils n'aient pas oublié que celle-ci avait eu lieu. Il n'y a pas que des jeunes Allemands pour dire: "Hitler? Connais pas". Malgré tout ce dont ils lui sont redevables: les autostrades, les Volkswagen et les monceaux de ruines.

Actuellement ce ne sont, via la presse, la radio ou la Télé qu'enquêtes, statistiques, colloques, conférences, etc... dans le but de connaître les opinions, les penchants, le desiderata, les projets les plaintes de ceux qui normalement pourront fêter l'arrivée de l'an 2.000 encore en pleine possession de leurs facultés. De tous les renseignements ainsi obtenus il est aisé de conclure qu'ils veulent plus de libertés et qu'ils refusent de se laisser enfermer dans un cercle restreint fait de principes, de coutumes périmées, d'ignorance volontaire ou involontaire des réalités.

Nos parents sont ridicules, ont dit des jeunes Français aux enquêteurs.....

Si vous lisez Femmes d'aujourd'hui ou Le Ligueur, parmi d'autres publications dont nul ne contestera le caractère sérieux et bien pensant, vous aurez certainement pu remarquer que parmi les problèmes évoqués sous forme d'articles de fond ou de questions et réponses figurent en bonne place les relations entre jeunes gens et jeunes filles ou entre époux. Et cela avec une franchise et un réalisme dont, il y a quelques décades seulement, médecins et confesseurs étaient les confidents.

Je ne sais vraîment pas à quel âge il faudrait descendre pour trouver un gosse croyant encore à la naissance de son petit frère ou de sa petite soeur dans un chou ou à une apparition soudaine de l'homme sur la Terre tout fait, tout beau, tout nu, tout seul et en conséquence pleinement heureux...

A considérer l'enseignement dispensé aux enfants dès l'école primaire je me demande si, devenus adultes ils seront encore capables de s'enthousiasmer comme les "croulants" de 1966 ont souvent eu l'occasion de le faire, pour une découverte, une invention, un exploit, un événement extraordinaire.

Par exemple, l'arrivée d'un homme sur la lune provoquera-t-elle autant d'émoi, autant d'émerveillement que celle de lindbergh à Paris ayant traversé l'Atlantique pour la première fois, seul, en avion?

Ce n'est pas que la jeunesse soit ou sera devenue apathique: elle saura toujours aussi bien se ruer à l'assaut d'une actrice ou d'un acteur de cinéma pour en obtenir des autographes que se livrer à de vertigineuses acrobaties sur les routes au volant d'une voiture ou se désarticuler en contorsions qualifiées de danses.

Et pour pimenter une existence qui risquerait de devenir trop monotone en raison du srucroit de bien-être elle a des initiatives. Avez-vous déjà rencontré cette variante de l'humanité connue sous le nom de beatnik? En quelques mots, voici sa définition: individu mâle ou femelle, âgé d'environ 16 à 30 ans, ayant élevé le non-conformisme à la hauteur d'une idéologie.

Il sort très peu en hiver mais vers l'époque où apparaissent les premiers hannetons il subit l'influence du souffle printanier qui le pousse à moto, en auto ou en stop vers les pays du soleil: France, Italie, Espagne, Yougoslavie, Grèce.

Sac et parfois guitare au dos s'il n'a pas de moyen de locomotion, pieds nus enfoncés dans de vulgaires "slachos", vêtu d'une défroque hétéroclite, hirsute, fort peu muni d'argent, il s'ébranle.

Il se contentera au besoin d'une grange comme chambre à coucher mais il trouvera toujours sur son itinéraire l'un ou l'autre de ses pareils pour l'accueillir et lui venir en aide dans l'art de se la couler douce. Le beatnik n'est cependant ni un vagabond, ni un fainéant, ni un pauvre diable. Tout simplement il veut, durant une période que lui permettent ses moyens vivre en dehors de toute contrainte hormiscelles de manger, boire et dormir, dédaigner l'emploi du peigne et du savon, et même s'il en a envie user de stupéfiants qui lui font voir un monde éthéré et irréel.

Je n'en ai jamais vu de spécimen aussi représentatifs que l'été dernier dans une localité balnéaire de la côte orientale espagnole. Ils étaient quatre, dont une jeune fille, attablés le soir à la terrasse d'u café restaurant de la plage. Mal peignés, barbus à des dégrés divers ils sirotaient du jus de fruit ou du whisky et paraissaient jouir de la béatitude la plus complète. La jeune fille avait posé négligemment sa tête sur la poitrine débraillée de l'un des trois jeunes gaillards lequel allongeait sur le dossier d'une chaise voisine ses longues jambes terminées par une paire de pieds nus de propreté douteuse. Des Anglais, sans le moindre doute. D'ailleurs, à proximité se trouvait un véhicule quadriplace, immatriculé en Angleterre, sorte d'ancêtre de la route dont l'état de délabrement et la propreté cadraient admirablement avec le costume et l'aspect général de mes quatre beatniks. Aucune des autres voitures parquées dans les environs immédiats ne pouvait mieux leur convenir....

Beatnik est un mot anglais tout comme beetle (bîtel, en français). Selon le dictionnaire beetle se traduit par scarabée, mais le beetle est aussi un représentant du sexe masculin qui se donne un air féminin en portant des cheveux longs sur une tête farcie d'idées courtes. Son ancêtre, moins chevelu, pourrait être le zazou des années 44-45 et quelques suivantes. Aucune saison ne lui est spécialement propice et on le trouve, en tout temps, dans les villes et agglomérations importantes. Il sait danser, se trémousser, jouer des disques et parfois aussi chanter à l'exemple des quatre fondateurs de cette farfelue confrérie récemment anoblis par la très gracieuse Elisabeth II pour avoir fait rentrer quelques centaines de millions dans les caisses du Trésor britannique.

En somme le beetle est un fantaisiste mais s'il parvient à faire enregistrer une ahnson yéyé, yuyu ou yoyo il pourra envisager l'avenir avec confiance. A bien observer le monde comme il va, une fable de La Fontaine ne serait plus d'actualité et il conviendrait de l'arranger à la sauce moderne:

La Cigale ayant chanté
Tout l'été
Se trouva fort bien pourvue
Lorsque la bise fut venue.

....

Les insulaires d'outre-Manche n'ont pas le monopole des fantaisies juvéniles. Nos voisins du Nord ont aussi i nové dans ce

domaine, en plus sérieux mais en moins inoffensif.

Il s'agit des provos, mi-beatniks mi-beetles, politisés dans un sens anarchique et qui, entre autres griefs, ne sont pas satisfaits du régime monarchique hollandais. Ils l'ont bien prouvé lors des fiançailles et du mariage de leur future reine avec un citoyen allemand dont le passé leur déplait, n'hésitant pas à provoquer des troubles et à se bagarrer durement avec la police.

N'empêche qu'ils ont réussi à faire élire l'un des leurs comme conseiller communal à Amsterdam et même à recruter des adeptes en Belgique, ce pays non pas en voie de développement comme les pays d'Afrique, d'Asie ou d'Amérique latine, mais en voie d'éclatement.

Nous avons aussi une spécialité, composée de marcheurs et de cassours (de vitres). Etudiants présents ou futurs de la plus grande université catholique du monde, issus d'écoles catholiques dans leur majorité, certains d'entre eux entreprirent récemment une marche qui les mena en 6 jours d'Oostende à Leuven en passant par Brugge, Sint Niklaas-Waas, Gent, Antwerpen et Mechelen. Que pour étayer leurs revendications ils aient chanté le "We shall overcome" des nègres américains au lieu du "Lévi m'plorer" des Liégeois s'explique assez aisément. Mais qu'ils aient ridiculisé et bafoué par des cris et des singeries la plus haute autorité religieuse de leur pays relève du plus mauvais goût, à tout le moins. Tout autant que le fait d'aller nuitamment casser des carreaux chez un Monseigneur-professeur de l'U.C.L. ou ceux d'une classe de l'Institut des 1.000 filles (maintenant 2.000 - 3.000?) d'Heverlee où l'on instruit encore des enfants dans une langue devenue étrangère.

Il ne m'appartient pas de m'ériger en défenseur du clergé ni des bonnes Soeurs: il existe pour ce un grand journal bruxellois pratiquant la culture, en montagne, des herbes potagères.

Tout simplement, je déteste la bêtise.

Bien sûr, au sein de chaque nation il se trouve une majorité de jeunes, raisonnables, travailleurs, capables des plus grands dévouements à l'intérieur ou à l'extérieur de leurs frontières.

Cependant le fait que des exceptions existent, qu'elles se développent, qu'elles bourgeonnent, dénote la profondeur du changement intervenu dans les structures de la société depuis la dernière guerre.

Gavée, la jeunesse veut agir à sa guise et profiter le plus vite possible de toutes les commodités de la vie; mécontente, à tort ou à raison, elle grogne, s'agite, perturbe l'ordre établi; misérable elle se révolte et commet des excès comme les simbas congolais ou les gardes rouges chinois.

De toute façon nous vivons des temps exaltants comme dirait un ancien Premier Ministre de chez nous et les mouvements divers qui agitent présentement les nouvelles générations présentent un grand intérêt, parfois amusé, pour l'observateur.

Lucien RUELLE.

IN MEMORIAM
III

In een vorig schrijven, benaderden we Juffrouw J. Lodewyckx langs de familie in de welke ze het levenslicht en de eerste diepe vorming ontving, de scholen die op haar een levenslange stempel sloegen, de geestelijke en burgerlijke gemeenschap van Hoegaarden die haar gedurende vijftig jaar beinvloedde. Beschouwen we ze nu meer rechtstreeks en van dichterbij in haar leven en eigen persoonlijkheid.

Terwijl haar zeven broeders en zusters - van na de oorlog 1914-18 tot 1937 - hun roeping en hun weg in het leven zochten, vonden en baanden - 't zij als kloosterzustermissionaris, als dokter, veearts, huwelijkspartner of priester - bleef zij, na pijnlijk zoeken en vruchteloos tasten, in 1937, toen vader Dr E. Lodewyckx zo diepchristelijk overleed, met moeder alleen (haar jongste zuster was de laatste die door haar huwelijk op 4 augustus van ditzelfde jaar, de familiehaard verliet). Zoals het meer gebeurt, had de Goddelijke Voorzienigheid,

door de wederwaardigheden van het leven, haar levenstaak aangewezen, die er één zou zijn - we zullen het verder ontdekken - van gestadige zorg en werkzaamheid, van wederige, stille en ongekende toewijding aan Mama en de haren. Aan deze, haar zending bood ze, in offervaardige en blijmoedige gezindheid, het hoofd en beantwoordde ze trouw aan de verwachtingen en de inzichten van de Heer.

In de moeilijke oorlogsjaren 1940-44, met zijn drukke zorgen voor verwarming in de harde winters van die tijd en het zware voedingsprobleem, werkte ze er zich sportief en kloekmoedig door. Gedurende de winter '42-43 gebeurde het dat Mama, met te vallen in de huiskamer, zicht de zijbeenhals (col du fémur) brak en ten minste zes weken onbeweeglijk te bed moest blijven. Dag en nacht zou Jeanne in onverpoosde toewijding, de zorgen aan moeder toedienen. 't zelfde herhaalde zich in de winter '44-45 wanneer een danig gevaarlijk griep met longverwikkelingen, Mama weken en weken te bed hield en haar een langdurige en moeizame herstelperiode oplegde. Twee jaar nadien, in juli 1947, zou ze dan, samen met moeder, naar Brussel verhuizen, en haar broederpriester, aan het S. Pieterziekenhuis gehecht, vervoegen. Daar wachtte haar opnieuw een taak van voledige zelfopoffering en toewijding. Het duurde immers niet lang of Mama, door ouderdom en ziekte stilaan en meer en meer verzwakt, moest, dag en nacht, gevoed en - ik zou bijna zeggen als een kind - verzorgd en verpleegd worden. Bijna iedere nacht en soms wel meerdere malen op één nacht, moest ze dan opstaan, niet alléén om materiële zorgen toe te dienen maar ook om het pijnlijk kreunen en kermen van de zieke op te vangen, ze trachten te troosten en op te beuren. Drie volle jaren gingen alzo voorbij tot moeder, op 7 maart 1951, terugkeerde naar de Heer. In geweten mocht Jeanne dan ook ten volle getuigen dat ze aan mama het beste van zichzelf had teruggeschonken. Volgde dan een periode van meer kalmte en rust tot december 1952 toen haar Tante (Maria Soetemans, Weduwe A. Maes) onbekwaam zich zelf, wegens ouderdom en ziekelijke toestand, nog verder te beridderen, ook naar Brussel overkwam. Opnieuw de zelfde taak, de zelfde opoffering, dag en nacht, gedurende twee jaar en half. Van 1955 af werd het weer rustig; 't geen haar toeliet het leven met bijzondere toewijding en belangstelling te delen. De tijd die overbleef, na het volbrengen van het huishouden en de onderhoud van het hele huis, besteedde ze aan het apostolaat in het Marialegioen van het welk ze een enthousiast en actief lid was. Tot ze eindelijk op 't einde van '64 zelf bezocht werd door het diepe lichamelijk en zedelijk lijden, veroorzaakt door de onverbiddelijke kwaal die haar stilaan maar ongenadig naar het graf leidde: het zelfopoffering-eisende kruis tot het welke ze op wondere wijze was voorbereid en dat ze, in geduld en aanvaarding, met christelijke moed, zegevierend tot in de handen van de Heer terugdroeg.

Stelle men mij nu de vraag waar ze de zedelijke kracht en volharding haalde om dit alles te volbrengen, dan antwoord ik onmiddelijk: in haar diepe godsdienstzin, haar eerlijk geweten en haar regelmatig en edelmoedig gebedsleven. Negentien jaar is ze hier bij mij geweest en iedere morgen - winter en zomer - begon ze haar dagtaak met de H. Mis en de H. Communie, te 7.30 u. in de kerk van S.Gilles. Dagelijks bad ze het Rozenhoedje, las regelmatig het Mariablad "Regina Legionis" en het degelijk tijdschrift "Middelares en Koningin" van de Paters Montfortanen. Op voorbeeldige en stipte wijze volgde ze de wekelijkse vergadering van het Legioen en woonde retretten en recollecties van dezelfde beweging bij. Getuigen daarvan de talrijke verslagboeken waar ze dikwijls uren aan zat te schrijven en de persoonlijke nota's dit ze bij geestelijke oefeningen opnam. 's Avonds bracht ze soms een hele tijd, gekniels voor haar bed, in overweging door.

Haar christelijke overtuiging en geestelijke voorraad droeg ze dan wekelijks uit, samen met een lid van 't Legioen, in de talrijke familie's die ze bezocht in de wijken van de Ka pellekerkparochie die een uitgesproken Marollenkarakter dragen.

In dezelfde zin en richting ging haar geest van liefdadigheid en behulpzaamheid: katholieke scholen van hoof tot laag, Caritas, Broederlijk delen, Missies, Oosterhulp van de Spekpater, Bloedige Missies van de PP. Maristen, allen kregen ze, niet een zogezegde "aalmoes" maar een edelmoedige som. Deed zich soms een zware ramp

vóór- in eigen land of in de vreemde - onmiddelijk reageerde ze en beantwoordde vrijgevig de oproep door pers of radio omgezonden.

Doch haar belangstelling en samenvoelen ging op de eerste plaats naar haar familie van de welke ze alle aangelegenheden en gebeurtenissen trouw en innig meeleefde. Ze stond er met de twee voeten te midden in en bleef, door alles heen, in trots en fierheid, een echte Lodewijckx. Niemand als zij kende de familieleden, tot ver in het verleden, zowel van papa's als van Mama's kant, met de graad van verwantschap, huwelijk en kinderen, beroep en karaktereigenaardigheden. Verlangde de een of de ander een inlichting daarover, gaf men nog al eens het antwoord: "Dat moet ge aan Jeanne vragen." Haar gehechtheid aan de familie lag niet alléén in gezindheid en grondhouding maar uitte zich in de laatste en concrete bijzonderheden. Was ze op reis, dan was ze gelukkig, bij haar terugkomst, geschenken en souvenirs uit te delen. 't zelfde bij familiefeesten of gebeurtenissen. Ik gewaagde daareven van haar reizen. Dit was voor haar een zeer belangrijk iets en een diep genot dat haar opbeurde en oprecht gelukkig kon maken. Fijngevoelig voor a l wat schoon en edel is in kunst en natuur, vond ze dat de schepping en het leven dat we als een grote gave van de Heer ontvangen, goed zijn, genoot ze er dankbaar van, maar altijd in eerelijkheid en met mate. Jaarlijks ondernam ze een grote reis als verlof: Frankrijk, Engeland, de Balearen, Zwisterland, Italïe, Oostenrijk, Duitsland, Nederland, Egypte en Congo, al die landen had ze bezocht, sommige zelfs meermalen. Ze was daartoe bijzonder wel gediend en voorbereid door de talenkennis die ze bezat: Nederlands- Frans- Engels en Italiaans sprak ze vlot en schreef ze korrekt. Spaans verstond ze wel evenals het duits dat ze daarbij tamelijk goed sprak.

Maar indien ze het schone, het goede en het aangename van het leven op prijs stelde, ook de kruisen en de beproevingen die de mens vaak als een schaduw volgen, aanvaardde ze in kalme en rustige edelmoedigheid. Citeren we enkel en onder andere, de hooikoorts die haat, vanaf haar jeugdige leeftijd, ieder jaar in juni en juli te pakken kreeg, sommige jaren een zeer acute vorm en wending nam, haar weken en weken te bed hield en haar diep en pijnlijk afmatte. Doch verbittering die de mens in zichzelf af-en opsluit. In geest van gebed en diep vertrouwenop de barmhartige en genadige God, kwam ze die allen te boven en veroverde geleidelijk meer en meer sereniteit en levensoptimisme. Dit geloof en het leven nam gestalte in de brede en trouwgevolgde vriendenkring waar ze overal graag en sympathiek ontvangen werd om wille van haar vriendelijkheid, toegeefelijkheid en opgeruimd karakter. Ze bleef notchtans zichzelf, trouw aan de grondprincipen van haar christelijke overtuiging, bekwaam tot voledige en taaie inzet voor een opdracht, in de onvervalstheid van haar welafgelijnde persoonlijkheid. Fijn-en teergevoelig ging ze, in het soms wel harde leven, kloekmoedig en optimistis, haar stille-soms ietwat eenzame- levensweg zonder praalvertoon of grootdoenerij. Ze stond haar man op de plaats en in de zending tot dewelke de Vader haar had geroepen. "Ik heb de goede strijd gestreden... mijn loopbaan voleind... het geloof bewaard." Toegepast op haar leven, spreken die woorden van Paulus ons werkelijk aan en zinderen ze van waarachtigheid en authenticiteit. Zo was en leefde ze. Zo ook is ze stil en in alle eenvoud heengegaan... terug naar huis gegaan, bij de Vader. Bij Hem leeft ze en ook in ons - op sommige dagen- weemoedig hart. Haar persoons- en levensbeeld ligt te lezen op haar grafsteen in het kerkhof te Evere, kernachtig, suggestief en waarachtig:

†

J E A N N E L O D E W Y C K X

1897 - 1966

(Einde)

E. LODEWYCKX.



L'AMI FIDELE

30° année
Février 19[illegible]

Courrier familial mensuel: Rédaction: J. Vander Velpen, Bovenlo.
Secrétaire-Trésorière: M. Theyskens, Leert-St-Georges. C.C.P. 689152

Le Rédacteur en Chef.

Laloki, le 14 janvier 67

" Au revoir ma petite Ninakupenda "

Le 17 octobre 66, à Soumagne, après mille regrets, j'abandonne ma petite Ninakupenda (je vous aime en kiswahili). La brave, elle a bien mérité de l'humanité: elle a transporté depuis la mi-juillet 66 qu'elle roule sa bosse des frères et soeurs de 13 nationalités différentes (argentine, colombienne, canadienne, algérienne, marocaine, tunisienne, ivoirienne, congolaise, ruandaise, hongroise, allemande, anglaise, française, hollandaise, suisse, thailandaise, sicilienne, belge), que dis-je 15 nationalités, j'oubliais de dire que certains de mes neveux et nièces sont des réfugiés de l'O.N.U., d'origine yougoslave.

Ninakupenda de robe cornaline a porté dans ses flancs des gens de toutes couleurs et sans beaucoup d'avoir. Elle a fait souffler ses 2 chevaux pendant trois mois sur plus de 13.000 kms de routes magnifiques, en France, où elle faillit perdre son maître, prisonnier, 20 minutes, dans la tour du château d'Amboise, sur les bords de la vallée de la Loire. Comme les quatre comploteurs du régime Mobutu, pendus le 1er juin 1966, à Kinshasa, ou comme les protestants du temps des guerres de religion, pendus dans ce même château, il eut pu servir de pâture aux beaux oiseaux de France, du haut de la balustrade du balcon du château d'Amboise. Son crime: avoir pris des photos du haut de la tour, à un moment indu, entre deux groupes de touristes.

Le sourire de la reine Sirikit revenait sur ce visage thailandais. Quelque chose d'Eva Peron transpirait dans la finesse de caractère et d'intelligence de cette jeune psychologue d'Argentine. Avec l'étudiant colombien la conversation a porté entre autres sur Tante Hélène. Le Canadien a fait étalage de son "lot of degrees and masterships", a décrit une partie de son périple autour du monde et a promis son passage en Papouasie. La France a eu son charme, mais également le Platte-Land et la Germanie ont eu le leur.

C'est ainsi qu'avec un étudiant tunisien et notre fine Argentine, nos deux galants chevaux firent de l'oeil aux belles vaches de Maastricht, mais faillirent bien tourner de l'oeil, quand dans ce même patelin découvrant une espèce d'hopital, il y avait des microscopes et des infirmières aux fenêtres: "What is it this big house?" - "C'est l'abattoir" traduisait un bon gros natif tout rougeaud.

A Aix-la-Chapelle, nous ne parvenons pas à déchiffrer le menu allemand. Nous voulons nous rendre compte de visu, à la cuisine, mais c'est tabou, alors par téléphone tout s'arrange. Ensuite, on file sur Montjoie, la moyénageuse, sise dans une pittoresque vallée, toute parée des couleurs d'automne.
L'Argentine et la Tunisie s'arrogent à bon compte: bagues, montre, radio, enregistreur, tourne-disques et la douane belge est complaisante! Pour les étrangers en transit pas une seule taxe supplémentaire, le petit belge aurait dû casquer.
Avis donc aux amateurs le truc est bon! L'auto-stop aussi!

(Suite au prochain numéro: Mon pays! c'est la Terre entière!)

Edouard NIHOUL.

Adresse exacte s.v.p. S'il veut encore recevoir notre journal, quand il paraîtra, le cher cousin Albert Grolaux est prié de nous faire connaître son adresse très précise.

Toutes nos félicitations à Marie-Louise et Louis Nihoul-Hansoul pour la naissance de leur petit Pierre. Anne-Françoise était la 100ème "petite-nièce", quel est le numéro d'ordre de son petit frère, bonne tante religieuse?



L'AMI FIDELE

Courrier [illegible]lial Mensuel: Rédaction: J. Vander Velpen, Bovenlo.
Secrétaire-trésorière: M. Theyskens, Leert-St-Georges. C.C.P. 689132

Mon pays?..., c'est la terre entière!

Derniers préparatifs de départ et derniers au-revoirs.
Le 18 octobre 1966: passage en trombe à l'Ambassade d'Australie, j'essaye de faire supprimer les 25 % de frais occasionnés par l'annulation du voyage du bateau précédent, le Tahitien, prévu pour le 15 septembre et annulé parce que le visa pour l'Australie n'était pas prêt à cause de la négligence d'un fonctionnaire en vacances.
- Dernier dîner au 11 de la rue de l'Est à Schaerbeek et puis à Bruxelles-Sud embarquement pour Marseille-Saint-Charles, en train couchette, avec 4 grosses valises, totalisant 90 kgs. Le 19 au matin, la nuit n'a pas encore rejeté son voile, Notre-Dame de la Garde du haut de son roc, lançant quelques feux, laisse deviner ses contours.
4.10h. du matin! Terminus St.Charles!
Un taxi nous emporte vers l'hôtel Continental, un des plus proches du vieux port.
Ma première compagne, heureuse surprise, est une jeune Australienne, devant prendre le surlendemain, car il avait 12 heures de retard, le même bâteau que moi: le Caledonien. Il est 5 heures. Juste le temps de dormir 3 heures, car sur le train pas moyen de fermer l'oeil!
A 8 h. le petit déjeuner est servi en chambre, j'achète un plan de Marseille et en route pour une longue promenade pedibus cum jambis, par la première avenue du Prado, bordée d'une quadruple rangée de platanes. Le sol est jonché de ses feuilles, aussi un aspirateur géant les récolte. Le Jardin Botanique est repéré. Ses abords ne sont guère entretenus et auraient besoin d'un grand retroussement de manches à la Mobutu. Le premier garde m'en interdit l'entrée, sans doute il n'est pas plus propre à l'intérieur qu'à l'extérieur. Tant pis je recherche une autre entrée et découvre un jardinier-chef. Fort occupé, il me donne un de ses hommes qui me conduit aux serres tropicales, où je peux admirer à mon aise une orchidée malgache: l'Angraecum eburneum. C'est l'unique beauté de l'endroit que j'abandonne bientôt, pour ensuite rencontrer au bout de la seconde avenue du Prado, tout près de la Méditerannée, se détachant sur un ciel azur, en tenue d'Adam, un immense petit David, aux couleurs d'albâtre, cheveux au vent, une reproduction de Mic el-Ange!
Lunch dans un sympathique petit restaurant, repas sobre arrosé d'eau de Vichy et terminé par un copieux dessert de noix, les dernières avant de quitter l'Europe. L'après-midi la promenade se continue sur la corniche qui s'aménage tout le long de la mer. Des tonnes de roc rougeâtre volent en éclat, car pour le prochain été des milliers de touristes seront reçus. Le soleil baise sur le quartier des pêcheurs, où les maisonnettes, barques et ruelles s'enchevêtrent, depuis quelques centuries déjà, dans une propreté toute méridionale. La vieille église-forteresse St Victor, attenant à une ancienne abbaye se laisse réparer

les vieilles pierres par quelques Nord-Africains.
Le soir tombant les Marseillaises ouvrent les bras, accostent l'étranger: "Dis donques la barbichette, tu viengnes! "
Le 20 au matin, visite de la cathédrale où gît le grand patron de Tante Elise et de Tante Anna: le Bienheureux Eugène de Mazenod, le grand charitable.
A 11 h., au quai de la Joliette adieu à un de mes amis Tunisiens un étudiant en psychologie, qui est venu à Liège pendant ses vacances, travailler dur chez un marchand-légumier. Et maintenant il retourne au Caire pour la nouvelle année académique, empruntant un bateau grec, le Massalia.
Après-midi, formalités de douanes, embarquement à bord du Calédonien, une passerelle pour les passagers touristes et de première classe et une autre passerelle pour les 3e. classe. Cela me rappelle, oh big shoking, la gare toute moderne de Johannesburg en Afrique du Sud avec une entrée, only for whites, et une autre only for colour-men.
Ces Messieurs Français pronant tant leur liberté, égalité, fraternité sont-ils donc toujours à pratiquer l'apartheid du temps du roi soleil? Ne seraient-ils pas plus évolués que les Boers d'Afrique du Sud? De Gaulle ne leur suffit-il pas? Leur faudrait-il un nouveau Napoléon?
Le Calédonien lèvera l'ancre avec 12 h. de retard. C'est ainsi que nous quittons Marseille seulement le 21 à 5h. du matin. Tout d'abord on fait connaissance avec les trois autres compagnons de la cabine 357, 2 Français et un Australien. Parmi ces Français un Parisien d'origine arménienne. Sur cette arche de Noé, on rencontre des émigrants de tout âge, de toute condition et de toute profession. Certains s'en vont pour les îles du Pacifique et d'autres pour l'Australie.
Il y a des Anglaises, des Australiens, un Yougoslave, un Suisse, un Italien, des Guadeloupiens, des Portugais, des Espagnols, des Danois, des Suédois, des Tahitiens, des Français et parmi eux un amiral, un maçon, un instituteur, un typographe, etc... Le docteur du bateau a connu à Stan la famille Ruelle et au Burundi, le Docteur Lodewyckx.
Il y en a de tous les âges: des bambinos braillant tôt matin ou à l'heure de la sieste et un tout vieux papa, à la toison blanche, cultivant avec amour ses fleurs, un Danois de 73 ans, retournant pour la 5me fois à Tahiti. Plusieurs fois les journaux danois ont fait reportage sur sa vaillance et ses amours. J'ai eu le privilège de voir toutes ces découpures de journaux.
Le samedi 22 octobre vers 7 h. du matin, Alger laisse émerger de la brume montante ses gratte-ciel éblouissant de blancheur. A 9.30 h., après avoir opéré le change des monnaies et reçu de la police le permis de sortie, tout le monde met pied à terre sauf les Portugais qui n'ont plus de relations diplomatiques avec les Algériens.
Coup de chapeau à Messieurs les Français qui y firent oeuvre de maître en construisant des avenues et parcs accrochés à flanc de rocs et suspendus parfois à des hauteurs vertigineuses. Entre autres, le Parlement Algérien et la Cathédrale tout particulièrement reflètent d'un moderne tenant du Le Corbusier. Mais malheureusement "the wind of changes" est passé par là aussi, sauf pour les femmes qui cachent encore leur bouche et leur nez, sous une dentelle jaunie? Ce qui est frappant, pas beaucoup de vieux, auraient-ils tous été tués pendant la drôle de guerre? Mais une grande masse de jeunes, des étudiants pour la plupart, et un tas de désoeuvrés encombrent les rues. A 5 h. du soir, ils tiennent grand conciliabule, en sirotant leur vin, attablés sur de larges trottoirs combragés.
Un jeune m'accroche, il veut à tout prix que je l'emmène comme passager clandestin à bord du Calédonien, il veut faire comme nombre de ses freres et cousins qui sont partis travailler en Europe. La vie est dure en Algérie et pas de travail. Le gouvernement algérien n'autorise pas facilement le départ de ses sujets pour l'étranger. En effet, à l'entrée du port mon gars est forcé par la police à m'abandonner.
Au soleil couchant, le Calédonien appareille.
Au revoir terre africaine! Le mauvais temps nous fait rentrer et le Docteur Schweitzer me fait redescendre jusqu'à l'orée de la forêt tropicale de Lambaréné pour remonter en suite vers le nord, me dilater la rate avec Dom Camillo et Peppone à Moscou.

Mardi, 25 octobre, le soleil se remontre et dans l'après-midi à 15.30h. l'île de Madère nous découvre sa roche volcanique, avec Funchal, toute verdoyante de ses vignobles en terrasses et ses toits

tous rouges, encapuchonnant de blanches maisonnettes.
Cette fois-ci les Portugais sont de la partie, car ils sont chez eux. De longs et vieux taxis, couverts ou découverts, comme celui dans lequel Papa et Maman firent leur voyage de noces à Lourdes en 1925, se disputent les touristes.
Je regrette mais la ville est toute proche et j'ai besoin de me délier les jambes et d'admirer de tout près les arbres et les fleurs bordant le chemin rocailleux qui grimpe jusqu'au casino, entouré d'un parc d'une senteur et exubérance tropicales. Une muraille monastique et une grille monumentale en protègent les abords.
"En tenue de touriste, probablement un garde comme à Marseille m'en interdira l'entrée."
Au contraire, grilles grandes ouvertes, pas de gardes mais de jolies bronzées m'enhardissent à pousser une pointe jusqu'au hall d'entrée du Casino.
De suite un portier me prie d'entrer et me fait visiter aimablement et avec moultes explications, tant l'intérieur que l'extérieur du Casino avec le jardin privé ayant une vue grandiose sur le port et la ville.
Dans la grande salle de bal en plein air deux vieilles Anglaises prenaient le thé. La visite se terminant, le portier m'invité à revenir le soir avec les amis et amies du bateau. Mais le soir, on ira avec des Portugais et des Espagnols goûter le bon vin de Madère, dans le quartier populeux de la ville. Que de policiers à tous les coins de rue! Des garçons vous accrochent pour aller voir les filles. "Not too expensive, Sir." C'est la langue par laquelle on assaille le touriste. Certains se laissent tenter et iront tirer un coup ou deux.
Après une courte nuit à bord du Calédonien, on avale le sec crouton de pain français, la noquette de beurre et la cuillerée de confiture, arrosée d'un noir café.
Les Australiens regrettent leur conséquent breakfast, jus de fruit, corn flakes, eggs and bacon, toasts, jams, cheeses, tea et tout le supplément.
Après cette nuit écourtée, la veille une fleuriste m'avait mis la puce à l'oreille, de ces perles de fleurs..., je grimpe et à certains endroits c'est presque du 45 % à gravir sur des petits galets ronds comme des oeufs et glissants, je franchis une épaisse muraille et une porte massive en bois, toute bardée de fer et suis dans une petite me veille de Jardin Botanique, genre de jardin à l'Andalouse avec de ces vieilles pierres sculptées, espèces de petites obélisques rappelant faits et gestes des anciens insulaires.
L'orchidomaniaque voudrait à tout prix un cypripedium et un zygopetalum. Mais pas une seule plante d'orchidée n'est à vendre. On les conserve pour la coupe des fleurs que l'on vendra 10 escudos pièce. Peine n'est pas perdue, un autre marché est conclu: dans quatre mois , j'aurai des graines de Samauna -Chorisa speciosa) (Bombacaceae)(Flose Silk tree).
Le Samauna est un arbre ornemental, originaire du Brésil, remarquable par ses fleurs à calice bleu-mauve, plus grand, plus simple, et plus beau que celui du magnolia.

L'Afrique s'estompe et le soleil a sombré dans l'Atlantique pour plusieurs jours au point que je m'engouffre dans les entrailles de la Terre avec Norbert Casteret, le grand et ardent spéologue français.
Par contre, Mao Tse Toung, discourant devant des écrivains n'a pas du tout des idées enchanteresses mais plutôt butées. Tandis que Pierre Clostermans, avec son grand cirque, dans le ciel luciférien de 1940-45, force l'admiration de tous, quand lui-même admire avec émotion le courage et la valeur de son jeune adversaire allemand, Walther...
Michel de Saint-Pierre porte les prêtres du Seigneur à réfléchir, aussi bien ceux d'un âge passé que les jeunes audacieux qu'un coup de crosse n'effraie pas, pour tirer le diable du pétrin!

Edouard Nihoul
(suite prochainement)

Naissance

Une petite fille, Kristien, est née au foyer de Emile et Chislaine Herbots-De Coster. Nous partageons leur joie et les félicitons de tout coeur .



L'AMI FIDELE

50° an[illegible]
Avril [illegible]
Rédaction: J. Vander Velpen, Bovenlo.
Cou[illegible]
Se[illegible]ert-St-Georges. C.C.P. 689132

Mon Pays?..., c'est la terre entière!

(suite)

Monsieur West, d'un bond m'envoie en Nouvelle-Guinée et Papouasie, véritable vallée de maléfices. Tout le monde, même le Père, y croit au sorcier et à ses dawas.
Vous rappelez-vous le jour où les natifs d'Epo-Bereina n'osaient plus venir chez moi? De la mer, de gros galets avaient été ramenés, at home, en landrover. Disposés, la grosse rondeur en haut, à des intervalles irréguliers, drôlement, pour beaucoup, dans un parterre à forme bizarre, une espèce de protozoaire, ces énormes galets, de consistance granitique, me valurent la réputation de sorcier au point que beaucoup n'osèrent plus entrer chez moi.
Puis-je vous révéler qu'après ma dernière conférence au Lac Léopold II, dans le Congo ex-Belge, intitulée: "Un sorcier de Papouasie parlera ce soir! ", l'histoire la plus intriguante était le petit flacon rempli d'un liquide mystérieux et l'espèce de petit "Agnus Luciferi", rempli de choses plus mystérieuses encore. Il suffisait d'avoir enduit ses sourcils de ce liquide mystérieux, de porter le petit dawa solide en poche, de passer au village à travers les cases, pour que de votre personne émanent un tas d'effluves qui avaient pour effet qu'au soir tombant une quelqu'une vienne frapper à votre porte.
La conférence terminée, de toute part fusaient de la bouche de jeunes Congolais de tout âge: " Monsieur, pourrait-on avoir un peu de ce produit? ".

Sur ce, revenons sur le bateau: six jours se passent à jouer aux dames, aux échecs, au bridge, à accueillir des poissons-volant sur le pont ou bien, émerveillé, à pousser des holas chaque fois que des dauphins gros et gras se tordent hors de l'eau. Mais aussi pendant ces six jours il faut encaisser des rappels à l 'ordre parce que franchissant la ligne d'apartheid, on s'empare des douches et des W.C. des premières classes ou des touristes.
Le 2 novembre, les nouveaux Christophe Colomb découvrent l'île d'émeraude: la verdoyante Guadeloupe, partagée entre la basse et la grande Terre.
Le bateau a toujours un jour de retard.
Mais Monsieur Julien a même quitté sa pharmacie pour venir m'accueillir M. le pharmacien, un colosse de 2m. est l'oncle de mon ami Normand, Gérard.
Il me propose l'organisation de la journée. Une promenade spéciale avait été prévue pour hier, jour de Toussaint, mais aujourd'hui, tout le monde travaille.

A pied, nous allons jusqu'au marché légumier, hélas bien vide. L'explication nous la connaissions déjà à l'abordage. En effet, les têtes de palmier arrachées nous disaient combien dévastateur a été le cyclone Inès du 27 septembre dernier. Heureusement il n'y a eu que 30 morts à la Guadeloupe, tandis qu'à Haiti on déplorait 5.000 morts. D'où cette différence? le cyclone a-t-il été plus violent à Haiti? Non, tout simplement le département français de la Guadeloupe avait pris toutes les mesures préventives à l'annonce de la furie céleste. Un mois qu'il est passé, le fléau dévastateur, et tout, sous cette chaleur tropicale, reverdit déjà à l'île d'émeraude. Les cannes à sucre ont plié mais les bananiers sont rompus. Sous le coup des 400 kms à l'heure des pylones électriques de béton ont même plié mais ne se sont pas encore redressés. La toiture éventrée de la cathédrale laisse entre-voir un petit coin du ciel. Un ouvrier a toutes ses machines-outils à ciel découvert. Tant bien que mal il essaye de les protéger par quelques tôles d'aluminium. A la poste, M. Julien est accosté par deux Haitiens, arrivés illégalement en Guadeloupe, fuyant le régime dictatorial de leur pays. Il s'occupera de régulariser leur situation et contactera le Préfet.

On continuera la route en Peugeot Station jusqu'à la Pharmacie. De là seul, je visite les rues commerçantes et pousse une pointe sur les hauteurs de la ville jusqu'à l'hopital. Le cyclone a dû être terrible, partout on répare les maisonnettes pas bien solides.

Pour 11.30h. on se donne rendez-vous à la pharmacie pour aller prendre le whysky chez Madame Julien qui habite une bien jolie maison à l'extérieur de la ville et ensuite de là on s'en va luncher au Rotary Club à l'aéroport. Invité des grands patrons Guadeloupiens, on y est accueilli par un punch antillais et salué par un crescendo d'applaudissements. Un des patrons a son anniversaire, cela nous vaut en plus du bon vin, un verre de champagne, une floppée de blagues et même deux bruxelloises avec un de ces accents de Bruxelles! M. Julien a un don remarquable d'imitation.

Il est 3h., on rentre à la maison chercher Mme Julien que l'on emmène au bout de l'île, à St François, à une trentaine de kms de là. Le lycée et les nouveaux quartiers sont d'un beau moderne et entourés de grands espaces verts et aérés. La route serpente dans les vertes collines ravagées. De vieux moulins à vent racontent qu'au siècle passé ils y broyaient la canne à sucre. Et finalement au coucher du soleil, la mer à l'haleine encore toute chaude, nous enveloppe et nous détend agréablement tous les muscles.

Au retour, un hôtel, la Caravelle, aux lignes les plus modernes, nous offre l'apéritif. Tant de luxe dans cette Caravelle, nous dit que c'est réservé par les riches Américains. Alors, spectacle unique à la Guadeloupe et en cette nuit du 2 novembre, des centaines de bougies flamboient partout, aussi bien devant les maisons que dans les cimetières, où les gens viennent se rassembler, manger même et semblent faire la causette avec leurs morts. Coutume vraîment touchante!

La "Créole" nous offrira un bon dîner tout à fait guadeloupien, sous une fraîche pergola de bougainvilliers. Mes hôtes me reconduiront juste en dernière minute pour rejoindre le Calédonien qui appareille à 22.30h. ce 2 novembre.

Le 4 novembre, Curaçao, possession hollandaise, s'annonce à 8h. du matin.
Willemstadt, sous un soleil de plomb nous ouvre son immense port pétrolier, ses riches boutiques et ses vieilles maisons de style hollandais. Pas étonnant là où coule l'or noir, les Juifs y sont. J'y visite d'ailleurs la synagogue. Mais bientôt il faut reprendre le taxi car; à 14 h. le bateau s'en va.

La mer des Antilles s'assombrit et il ne fait plus bon mettre le nez dehors, l'eau coule même jusqu'au fond des cabines. En attendant on capte la Colombie sur les ondes. Pour le dimanche, pas de messe à bord, il n'y a que des religieuses, pas de missionnaires ou bien alors un office protestant.

(à suivre).



L'AMI FIDELE

30° a[illegible] Nos 5-6
mai-[illegible] 19[illegible]

C[illegible] Rédac[illegible]: J. Vander Velpen, Bovenlo.
Secrétariat: [illegible]heyskens, Gert-St-Georges. C.C.P. 689132

Tous les lecteurs de l'A.F. sont aimablement invités à venir à la grande réunion de famille ici au pensionnat d'Hoegaarden, le premier dimanche de juillet. Notre Rédacteur en chef est d'accord et notre Mère Supérieure l'a accordé spontanément. On apportera son pique-nique comme d'abitude.

Les membres de la famille qui seraient empêchés de venir à cette date, seront les bienvenus aussi à un autre moment; il n'y aura d'empêchement que pendant les retraites, du 9 au 16 juillet et du 5 au 12 août.

Soeur Odile et Soeur Francisca vous attendent tous.
God geve ons een schone dag de 2de Juli aanstaande!

Zuster Francisca.

Mon pays?... c'est la terre entière (suite)

Cristobal, la première ville située sur le canal de Panama est passée donc ce dimanche vers 9 h. du matin, après avoir déployé le drapeau jaune, indice qu'il n'y a pas de malades à bord.
Le métro de Paris m'avait telle ent impressionné, il y a douze ans, que je l'avais classé comme 8° merveille. Le Canal de Panama mérite d'y être ajouté.
Ferdinand de Lesseps, français qui avait mené à bien la construction du Canal de Suez ne fut pas très chanceux lorsqu'il débuta avec celui de Panama.
Les finances, la politique française le mirent dans le marais, et la malaria lui tua des milliers de travailleurs.
Les Américains achevèrent en 1913 cette oeuvre gigantesque, de 80 kms de long.
Six écluses, trois à l'entrée et trois à la sortie permettent aux tout gros navires, sauf le Queen Mary et certains porte-avions, le passage du canal
Quatre mules entraînent le bateau à franchir les 28m. environ de hauteur pour atteindre le Lac Gatum.
Ces mules sont de puissantes locomotives de 2 moteurs de 75 cv. chaque, qui grimpent sur des rail à crémaillère à du 45 %. Il faut à

peu près un quart d'heure pour passer d'une écluse à une autre. On croisera des bateaux de toute nationalité et beaucoup de pétroliers. Au soleil couchant les 2 rives du canal s'illuminent d'un éclairage indirect.
21h. tout le monde débarque et pour un dollar on gagne la ville de Balboa. Installé, près d'une fontaine, dans le patio d'un grand building moderne, j'écris quelques cartes pour la famille. Cette fontaine surpasse toutes les fontaines que l'on pouvait voir à l'exposition de Bruxelles en 1958. Elle les surpasse par ses couleurs et ses formes se modifiant constamment et représentant un tas de fleurs tropicales géantes. Si tard, la plupart des magasins sont fermés, sauf quelques indiens qui ont guetté le touriste, mais par contre les bars à porte à battants, comme on en voit dans les films cow-boys, regorgent de buveurs.
On nous a avertis: méfiez-vous des pick-pocketts, certaines rues en effet ne sont guère engageantes et on se contente des grandes artères.

La nuit durant le bateau est parti pour le grand Pacifique et on attendra 10 jours avant de pouvoir crier Terre.
La nuit du 16 au 17 novembre quelques privilégiés ont la joie d'assister à un feu d'artifices jamais vu, un véritable bombardement céleste, des étoiles filantes, toutes les 2-3 minutes pendant 3,4 d'heure.

Et enfin le 17 novembre, fête de l'armée nationale congolaise, au soleil levant, les îles Marquises aux pointes volcaniques se laissent découvrir dans toute leur sauvagerie. Ici, pas de quais, le bateau reste en rade et de petits hors-bords nous permettent en 5 minutes de mettre pied à terre. Monsieur Marchand en 1791, découvrit ces îles et en prit possession au nom du Roy de France. Quelques, des 800 habitants, bien sympathiques nous accueillent par leur franc bonjour et joyeux sourire. Papaies, noix de coco, avocats, bananes, cafégoyaves, cœur de boeuf, vanilles, tels sont les principaux produits de ces îles heureuses, encore inviolées par le touriste.
La variole a sévi en ces îles et pas mal sont morts, mais des chevaux et des cochons en nombre ont survécu et sont retournés à l'état sauvage.
Juste quelques heures pour se délier les jambes, j'en profite pour escalader la montagne à pic qui surplombe la rade de 400 m. au moins. Je sue sang et eau, la chemise est à tordre, des crampes m'envahissent les jambes et les orteils, la dernière crête est trop abrupte et trop glissante et pourtant, il faut que j'arrive au sommet.
Baden Powell me revient à la mémoire: "quand tu ne peux pas franchir l'obstacle de front, contourne-le! " ce que je fais. Après 2.30h. d'escalade, presque pris de vertige, je suis au sommet, petit Moïse entre ciel et terre.
Un quart d'heure de repos et je redégringole, car à 14 h., le Calédonien s'en va.
Pas un seul bistrot au sommet, il y a juste une source mais je n'ose boire de son eau, car les chevaux sauvages pullulent. La piqure antitétanique ne suffit pas. Mais quelle aubaine, quand quelques pommes-roses (eugenia jambos) viendront assouvir ma soif et en fin de course, un brave vieux planteur me choisira sa plus belle et sa plus fraîche noix de coco dont d'un coup de machette il m'enlèvera la calotte supérieure pour que je puisse me rafraîchir du bon lait de noix de coco.
Dieu soit loué pour le brave qui abreuve l'assoiffé! Pour certains passagers cet endroit ne plaît guère, il n'y a rien, disent-ils, pour d'autres c'est le paradis rêvé.
Le cypripedium emporté de Furchal à Madère le 26 octobre vient de s'éteindre dans sa caraffe d'eau, ce jour, après avoir égayé notre cabine durant 22 jours.

Le samedi 19 novembre, dans l'après-midi, Papeete de Tahiti, tant vantée, me refroidit, en effet on ne voit que des bateaux de guerre dans tous les coins du port. Car depuis 5 ans, les Français

font de cette île paisible un redoutable bastion du Pacifique.
Vraîment on se croirait sur pied de guerre. Les Français, d'ailleurs ne sont plus guère prisés et les généreux Tahitiens, les joyeux et bien heureux insulaires ont perdu de leur enthousiasme à accueillir le touriste.
Après beaucoup de recherches, car c'est un samedi de week-end, je parviens enfin à louer une petite Fiat 600 et en route avec un Suédois pour le tour de l'île et de la presqu'île. La saison des pluies a commencé, tout est vert et fleuri en abondance, les pics sont coiffés de leurs nuages et quelques audacieux leur arrachent de ses vanilles et d'autres orchidées sauvages.
La mer rejette ses coquillages et ses poissons au-delà des sous-marins. Les plages à sable blanc sont rares, du sable noir partout. Chançards, la pluie ou bien nous poursuivait de ses sombres nuages ou bien nous précédait, ce qui nous permettait d'admirer la fraîche cascade dégringolant de ses montagnes volcaniques où la végétation est d'une luxuriance que Gauguin a d'ailleurs magnifié dans ses toiles d'une façon admirable. Quelle pauvre vie ont quand même eu la plupart de ces artistes, avec certes des moments de félicité!
Le soir, un des 12 bungalows de l'hôtel Faratea nous ouvre sa basse porte et un toit de feuilles de cocotier nous protegera des moustiques. Nous irons ensuite au bar Eric Poulet voir s'entre-lacer Tahitiens et Tahitiennes en de mélodieux tamoures, chantant la joie de vivre.
Le lendemain nous grimpons la route pour le plateau de Taravero, plateau d'élevage, qui dans ses derniers kms abandonne le macadam pour les nids de poules, cailloux et ornières glissantes. La Fiat passera quand même et ouf, du sommet au sol latéritique rouge, s'aperçoit un magnifique paysage étendu sur la côte ouest et est de l'île et sur le goulot de la presqu'île. Nous visitons ensuite le jardin botanique, magnifique, mais hélas, sans orchidées, avec, petite merveille, le musée Gauguin.
Nous parcourons les restes d'un ancien monument funéraire. Nous pénétrons dans une grotte, croyant descendre dans une espèce de Trou Manto, près de Huy ou le Trou de l'Eglise à Mont près de Lustin, mais désappointés, c'est à peine une grotte de Lourdes.
Les bains Loti, Pierre Loti le fameux écrivain s'y est baigné, sont à sec, car on est en train d'y placer des canalisations, la route est barrée, nous sommes forcés ainsi d'abandonner la Fiat et de poursuivre à pied le chemin serpentant dans des gorges de montagnes, où parfois surgissent de ces pics vraîment colossaux. La nuit tombante nous force d'abandonner notre escalade, de redescendre et d'aller reconduire la Fiat.

Le lendemain je suis invité par une famille tahitienne à prendre le déjeuner avec eux. De la langouste et un bon poulet aux frites nous régalent. Au moment du départ, du merci et de l'au-revoir Lily m'embrasse et m'entoure le cou d'un collier de coquillages. C'est la coutume à Tahiti et dans les îles du Pacifique. Ensuite, je cours chez l'agronome pour recevoir le certificat phitosanitaire pour l'entrée de mes petites orchidées en territoire australien. Le dernier dîner à Tahiti se compose d'un hors-d'oeuvre appétissant: une portion abondante de thon cru, avec du lait de noix de coco et une salade de légumes, c'est vraîment bon et nourrissant, et cela m'enlève l'appetit pour le steack suivant. L'après-midi, dernières emplettes en ville et retour sur le bateau. Au port, où la foule s'est faite dense, les adieux sont touchants. Des centaines de colliers d'odorantes frangipanes ou de lourds coquillages sont accrochés par les visités au cou des visiteurs. Certains passagers sont littéralement noyés sous les colliers. Votre popularité et l'estime que portent pour vous les Tahitiens et les Tahitiennes se mesure au nombre des colliers reçus. J'étais fier de porter le mien et étais très touché de ce que Lily assistait au départ.
Une trentaine de militaires Nouveaux-Calédoniens, ayant terminé leurs 16 mois de service militaire en France, se sont embarqués avec leur

guitare. Ils mettront de la joie et de l'ambiance durant les quelques jours qui nous séparent des Nouvelles Hébrides où nous arriverons le 1er décembre. Malheureusement, nos pauvres militaires ne peuvent pas débarquer à Port-Vila parcequ'au voyage précédent des militaires se sont bagarrés avec des indigènes du condominion. Car les Nouvelles Hébrides sont sous la tutelle des Français et des Anglais. Le policier à képi rouge, d'obédience française, cotoie le policier à large ceinture de tissu rouge, d'obédience anglaise. Port-Vila ne possède pas encore de quais et le Calédonien reste en rade avec un air très penché, car des tonnes de marchandises ont été déchargées a Tahiti et le bateau n'est plus équilibré. Des vedettes nous emmènent gratuitement à l'île de Vate. On a bien recommandé à ceux qui restaient à bord: ne vous baignez pas dans la mer, car elle est pleine de requins.

Des magasins chinois, des français et des anglais se partagent les dollars australiens ou les francs pacifiques des touristes.

Deux petits hôtels sont remplis de chefs indigènes des différentes îles du condominion car des réunions importantes tiennent leurs assises en ce moment à Port-Vila et également dans ses deux uniques hôtels de nouveaux passagers pour le Calédonien y attendent leur heure d'embarquement.

Quatre kilomètres à pied et je découvre les premières orchidées mais si haut perchées et sur un tronc d'arbre tellement gros qu'il est impossible d'y grimper sans échelle.

Tant pis, je continue et m'enfonce dans le bush et là enfin, je peux grimper sans trop m'égratigner et me déchirer et emporte mon butin: de vigoureux dendrobiums aux fleurs jaunes safran.

Pour le retour, le hitch-hiking, me permet de contacter un big officer de la résidence britannique.

L'après-midi, le département de l'agriculture me pulvérise les orchidées pour éviter d'importer toutes pestes possibles et aimablement un agronome me conduit à leur station expérimentale de Tagobe à 5kms de là. Des cocos, du cacao, du café, du bétail entr'autres du Charolais sont leur principale richesse.

Le monde est petit et c'est ainsi que j'y fais connaissance d'un dentiste d'origine belge, le Dr Van Nerum.

Il a un cabinet à Port-Vila et un à Noumea en Nouvelle-Calédonie. Il fait la navette pour soigner ses malades. Bientôt d'ailleurs il viendra s'installer à Port Moresby en Papouasie, où il n'y a qu'un seul dentiste pour une population toujours croissante. Il remonte d'ailleurs à bord du Calédonien

(A suivre). Ed. Nihoul



L'AMI FIDELE

3e Année N° 8
Août 1967

Courrier Mariadal Kemmel: Rédaction: J. Vander Velpen, Overijse.
Secrétaire-Trésorière: F. Thevskens, West-St-Georges, C.C.P. 6891.12

Anvers, ce 29 juillet 1967

Au Cher "Ami Fidèle",

Merci pour votre bonne invitation du mois dernier, cher Ami Fidèle. Cette fidélité aux réunions générales de nos familles et amis, nous tient toujours au plus sincère du coeur.

Je ne sais si l'un ou l'autre des nombreux participants, (ils étaient 67 en tout) aura donné le compte rendu de cette belle réunion.

Ce serait bien aux "jeunes" de faire cela, mais oui, il y a des poètes, des littérateurs, des régents et régentes, des universitaires parmi eux, des sortants ou des futurs "compositeurs" de thèses très belles, qui emploieraient des mots et un style plus modernes, des écrits merveilleux qui interesseraient tout le monde, mais oui, pourquoi pas?...

Cependant, pour le cas où ce ne serait pas encore fait, je le fais en mon vieux langage qui vient directement de mon coeur rajeunissant surtout lorsqu'il s'agit de mes "Amis Fidèles".

En premier lieu, nous remercions encore, au nom de tous, la Révérende Mère Supérieure et les Soeurs du cher "Mariadal" d'avoir mis si aimablement leurs grands locaux, leur parc magnifique et la berçante barquette à notre disposition, pour la journée entière. Nous les remercions pour leurs gentillesses, leur bon café et pour le travail que nous leur avons causé.

Un chaleureux mot de reconnaissance aussi à tous ceux et celles qui sont venus renforcer cette belle et chaude union familiale, tout particulièrement la jeunesse montante qui y a mis sa fougue, ses talents de bons rameurs, sa générosité et son entrain juvénile.

Soixante sept sont venus se retrouver... il est vrai que tout autant, si nous comptons bien, "brillaient par leur absence", excusez ce vieux terme. Parmi les absents, certes il y en eut qui désiraient y être, mais ils furent dans l'impossibilité de venir, pour ceux-là tout particulièrement, je donne le compte-rendu et je cite ici spécialement ceux et celles du lointain lointain, par ex. Sr Ignace du Sacré-Coeur (Hélène Vander Velpen) de Colombie, Jean Ruelle S.J., du Congo, Edouard Nihoul, l'Australien, etc., mais aussi ceux et celles du proche-occident: Agnès Nihoul et son mari Joseph Courtoy qui venaient d'avoir leur premier bébé, une belle et jolie petite Christine, née le 18 juin, âgée donc juste de 15 jours... puis Pierre Nihoul et sa femme Marie-Thérèse, qui devaient devenir les heureux parents d'un 3° fils: Benoit, le 14 juillet, et Anne-Marie Lucic-Nihoul qui attend son 9° enfant. D'autres encore avaient des empêchements très valables....

Mais voici les présents: honneur aux vétérans d'abord, sèlon la bonne et vieille coutume: des Lodewyckx : Bertha (Sr Odile), Irène (Sr Marie Emile), l'Abbé Ernest, Maria et son mari Gustave Herbots. Des Van der Velpen: Maria (Sr Francisca), Charlotte Grolaux, Anna (Sr Marie Edouard), Emile et son épouse Irma Tomsin et la soeur de celle-ci, Marie Tomsin, Gabrielle, Elise (Sr Marie-Camille), Josephine et son époux Louis Nihoul, Henri et l'Abbé Joseph.

De la génération suivante décernonsle 1er prix au fils de Maria Theyskens : Léon Goidts et son épouse Marthe Van den Eynde, leurs quatre grands fils et leur fille Bernadette, qui eurent la gentillesse d'amener les deux soeurs de la rue Lamorinière à Hougaerde. Des Grolaux: Elisabeth et son mari Gaston Langhor, avec leur fille Marie-Françoise et un fils; Augusta (Sr Hélène du Sacré-Coeur) qui reste si jeune et dynamique, Albert et son épouse Suzanne avec leurs six enfants, Pierre et Ghislaine avec leurs trois enfants, Mireille Grolaux-De Greef avec ses deux enfants. Des Van der Velpen: Mathilde et son époux Pierre Jadoul et deux des trois fils: Guy et Jean-Pierre, Marthe Bovy-V.d.V. et Claude, dont le papa se trouvait en Amérique et la soeur Mady en Hollande, Charles et Hélène Van der Velpen-Stassens. Des Nihoul : Louis et Marie-Louise Hansoul avec leurs 4 enfants, Monique Nihoul. De Sterrebeek: Maria Van der Velpen et son mari Willy Meysmans et leurs trois enfants, Guido Van der Velpen.

Parmi les absents, dont nous regrettions le plus l'absence, citons d'abord ceux qui auparavant étaient parmi les plus fidèles, mais que nous espérons cependant en bonne santé: toute la famille Theyskens-Génicot et Alphonse avec les enfants, Clément et Louise Theyskens, leurs enfants et petits enfants, Paul Goidts et sa nombreuse famille, les douze Pironnet et leur maman, les 5 Danthinne et leurs parents, les 5 Grolaux de Tamines avec leurs parents, Thérèse Grolaux-Paul Langohr et leurs cinq enfants, Hélène Rival-Grolaux et les 3 enfants, etc. etc. etc.

Vous voyez on aurait pu arriver à 120-130 si tous avaient été au rendez-vous...

Mais je mets le point final en vous disant à tous: à l'année prochaine !!! s'il plaît à Dieu!!!

Anne des Fleppes
Sr Marie-Edouard.

Mon pays?... c'est la terre entière (suite et fin)

Le 3 décembre au petit matin la pointe sud de la longue île de 400 kms sur 50 de large laisse admirer ses rocailleuses montagnes, rouges de nickel, couvertes seulement de niauli (melaleuca), l'arbre national et par endroit de pins columnaires: des araucarias.
La Nouvelle-Calédonie est là, toute en effervescence, elle est en train de recevoir plus d'un millier d'athlètes, pour les seconds Jeux Olympiques du Pacifique, les premiers s'étaient tenus en 1963, aux îles Fidji
Le débarquement à Nouméa, la capitale, était prévu pour 2 h. de l'après-midi, mais les amarres se sont rompues et ce n'est qu'à 3.30h. que l'on met pied à terre.
Pas de minute à perdre, car la visite de l'aquarium se termine à 16.30 h.
Oh! merveille unique, du corail vivant!
Sous l'effet de la lumière phosphorescente, on se croirait chez le plus riche bijoutier de la terre.

Les poissons-couteaux vous étonnent étrangement, car ils nagent toujours à la verticale.

D'autres poissons sont d'un coloris tellement vif, comme ceux d'un conte de fées, qu'on se croirait avec Alice au pays des merveilles
Les mots, les diapositives, les timbres calédoniens ne suffisent pas pour décrire ces beautés du Pacifique, frétillantes sous nos yeux.

Le Nautilus y vit là avec sa coquille bigarrée de rose et de blanc, comme à l'époque préhistorique. Ce mollusque en effet, est un des rares survivants des temps anciens.

Un peu plus loin un gros mastodonte, avec des yeux comme des grosses perles, fonce sur la vitre de l'aquarium, me fait des clins d'oeil, tout en se laissant caresser le ventre par un serpent de mer. Un autre vit en symbiose avec une anémone de mer.

A la vue de tous ces habitants sous-marins, mes glandes salivaires se sont mises en activité, et conséquemment pendant trois soirées 24 escargots de bourgogne se sont laissés déguster et pour la première fois j'ai l'occasion de savourer des leitchis, fruits tropicaux délicieux.

Pas moyen cette fois-ci de louer une voiture, elles sont toutes prises pour les jeux olympiques. En route donc en autostop! Je traverse l'échine montagneuse de la Nouvelle-Calédonie, par une route étroite à voie et à horaire uniques jusqu'à la côte est à Thio, où il y a d'immenses mines de nickel accrochées sur le sommet de la montagne. J'en rapporterai d'ailleurs du minerai.

A deux reprises, le long de la route, de bizarres pétroglyphes laissent encore les archéologues en suspens, car ils ne peuvent pas encore identifier l'origine de ces écritures dans la pierre. A Boulaparis, j'ai le rare plaisir, d'admirer deux cagous, oiseaux uniques et propres à la Nouvelle-Calédonie. Ils sont devenus très rares, car étant d'un vol lourd ils ont été la proie facile des chats et des chiens sauvages. Non loin des cagous, dans une autre volière, se balancent, la tête en bas, deux immenses roussettes, espèce de chauve-souris, qui sont désormais protégées, car les indigènes en étaient trop friands aussi. Le soir à l'hôtel champêtre de Boulaparis, une jolie et gentille jeune fille des îles Wallis me sert un bon repas chaud. A chaque sourire elle me laisse admirer ses dents d'une blancheur éclatante tranchant d'autant mieux sur sa peau brune.

Les gens des îles Wallis, il y en a quelques uns émigrés en Nouvelle-Calédonie, ont la réputation d'avoir la denture la plus saine de tous les habitants de la terre et, contraste frappant, leurs frères de race Tahiti, les pauvres, ils ont renoncé aux menus naturels de leurs ancêtres et se sont mis à manger des boites de conserves des soit-disant civilisés, se sont abîmé les dents au point qu'à 20 ans ils portent déjà des dentiers.

Et voilà, le 6 décembre, le coeur bien gros, il faut dire au revoir à toutes ces beautés du Pacifique...

Peut-être aimeriez-vous avoir quelques notions d'une beauté tahitienne. Il suffirait de demander à Louis Nihoul de Charleroi qu'il invite sa belle-soeur Annette, après un séjour prolongé à la mer, quhabillée légèrement à la tahitienne, elle laisse tomber ses longs cheveux d'ébène jusqu'en-dessous des hanches, qu'elle y mette une fleur d'hibiscus rouge-sang, qu'elle fasse trémousser et frétiller ses hanches, qu'un joli garçon se pose devant elle et en avant pour le tamouré!

Edouard Nihoul

Suite et fin du voyage terminé à Sydney en Australie, le 9 décembre 1966.

L'Ami Fidèle a une bien triste nouvelle à vous annoncer. Emile Cuvelie, le mari de Thérèse Theyskens, est mort ce jeudi 5 août à Bruxelles. Il avait 41 ans.

Disons une fervente prière pour lui, pour sa femme et ses enfants et pour tous les siens qui sont dans la peine.



L'AMI FIDELE

50e année N° 9
Septembre 1967
Courrier Familial. Rédaction: J. Van der Velpen, Bovenlo.
Secrétaire-Trésorière: H. Theyskens, Weert-St Georges. CCP 639132

Lettre à Anne des Fleppes.

Bien chère soeur et cousine,

Voilà, direz-vous, deux appellations difficilement conciliables, du moins en apparence. Et cependant? Vous êtes ma soeur comme vous l'êtes de tout ressortissant du peuple de Dieu et particulièrement de tous les chrétiens. Vous êtes aussi ma cousine en vertu d'un accord conclu il y a plus de neuf lustres avec votre cousine doublement germaine attendu qu'elle se prénomme Germaine . Ce jour-là donc, l'Officier d'Etat-Civil de Liège nous déclara unis par le mariage et le curé de Ste Marguerite citant dans ses prières et oraisons divers patriarches de l'Ancien Testament précisa quelles transformations nous allions subir: "et erunt duo in carne una". L'Eglise se servait encore du latin à cette époque et ne devait pas comme aujourd'hui tripatouiller les textes sacrés pour en sortir des traductions plus ou moins exactes, plus ou moins édulcorées. "Traduttore, traditore" disent, avec beaucoup de justesse les Italiens.

Or donc, ma chère cousine, et j'en viens ici au motif de la présente lettre, lors de la réunion du 5 juillet dernier à laquelle étaient conviés les tenants et aboutissants des familles Theyskens, Vandervelpen, Lodewyckx vous avez fait une constatation légèrement désabusée. Semblable au sergent dénombrant les hommes de sa section rassemblés pour la corvée épluchage des patates, vous vous êtes écriée: "j'en vois beaucoup qui sont absents". Et vous en citez quelques uns dont l'éloignement justifiait la non présence. Ainsi mon fils Jean (au Congo) qui, depuis lors, passant par la Belgique et l'Angleterre a débarqué le 13 août à New-York. Pour en revenir le 15 octobre et rentrer le 21 à Lovanium. Comme quoi peut s'appliquer à bon nombre de lecteurs, collaborateurs et correspondants de l'Ami Fidèle la phrase inscrite par notre ami Edouard Niboul en exergue de ses si interessants articles: Mon pays? C'est la terre entière.

Par contre, ni le soussigné, ni sa femme ne sont tombés dans les rayons de votre champ de vue de l'invisible. Aussi ai-je pensé qu'il me convenait de combler cette lacune. En fait, il ne nous était guère loisible de nous rendre à Hougaerde au jour susdit malgré le plaisir entrevu d'y rencontrer parents, amis et connaissances et, en ce qui me concerne personnellement les entendre donner des nouvelles de leur santé, leur famille, leurs déplacements, leurs éventuels avatars. Quant à la conversation, et chacun a certainement déjà eu

l'occasion de s'en rendre compte, Germaine aime beaucoup mieux parler que moi et tout ce qu'elle dit est beaucoup plus intéressant et agréable à entendre que ce que je pourrais dire. Elle proteste contre une telle assertion de ma part mais je vous fais juge.

En somme nous avons été frustrés tous deux: conséquence de quasi obligations strictement familiales. Depuis plus d'un mois en effet nous hébergions le plus jeune de nos petits-fils pour permettre à sa maman de préparer chez elle en toute tranquillité ses ultimes examens universitaires. Par un hasard malencontreux c'est le dimanche 3 juillet que choisit notre hôte pour faire monter le thermomètre à 39 °, nous obligeant à mander un docteur.

D'où notre inquiétude, normale, inutile et superflue: dès le lendemain l'enfant reprenait son cours de vie normal.

Ah, ces tout petits ! S'il leur arrive de causer des alarmes injustifiées aux tout grands (ou tout vieux si vous préférez), en revanche et bien plus, ils leur procurent joie et satisfaction.

Ainsi s'exprimait mon voisin d'en face en promenant son petit-fils, approximativement du même âge que le nôtre, c'est-à-dire ayant découvert depuis peu les possibilités et les grands avantages de se mouvoir autrement qu'à quatre pattes...

"Voyez-vous, me disait-il, quand on est comme nous dans l'antichambre de la mort on est encore très heureux de pouvoir servir à quelque chose".

Mon interlocuteur étant plus jeune et plus robuste que moi vous en déduirez aisément qu'il sait manier l'humour. Surtout quand je vous aurai raconté l'anecdote suivante, d'une exactitude rigoureuse, selon le narrateur. Déambulant certain jour dans une rue de sa ville natale de Havre il y rencontra un paysan de sa connaissance qui charriait un tonneau monté sur roues comme celui dont se servent jardiniers et maraîchers pour aller porter de l'eau à leurs fleurs et légumes.

"Eh bien, mon vieux Hubert, quelle nouvelle? Il y a longtemps qu'on ne t'a plus vu par ici".

"Ben oui, repond l'interpellé. J'ai été malade et le docteur m'a mis au régime. La dernière fois qu'il m'a examiné il m'a dit: Revenez dans sixmois et nous ferons un examen d'urine. Maintenant le six mois sont passés. Cela fait qu'aujourd'hui je reviens".

Pourquoi, quand je répète cette histoire, mes auditeurs se mettent-ils immanquablement à pouffer de rire après un instant de reflexion? Mon voisin d'en face, et moi aussi du reste, sommes des gens très sérieux.

Non, passons à un autre sujet. Si nous n'avons pas pu assister à l'assemblée plenière familiale d'Rougaerde nous avons eu une certaine compensation en allant, à titre de voisins faire une brève apparition lors d'une réunion qui groupait la famille de feu le cousin Georges Grolaux. Peut-être Jéhovah lui avait-il dit comme à Jacob: "Je bénirai ta descendance et elle sera aussi nombreuse que les étoiles du ciel. (ou quelque chose d'approchant)

Toujours est-il que, sans les absents nous trouvâmes une cinquantaine de ces étoiles dans l'accueillante maison de paul et Mireille à Dion-le-Mont. À notre arrivée nous fumes l'objet d'une réception aussi bruyante qu'animée et haute en couleurs: trompettes, pétards, sifflets, paiaillements de gosses, symphonie de couverts, assiettes, verres et bouteilles, jet de serpentins et de boules de ouate, etc... sans compter plusieurs bonnes grosses baises appliquées par de joyeux invités et invitées.

Ah, quel bon bain de jouvence nous avons pris ce dimanche 20 août.. Nous en étions tout ragaillardis et tout assourdis.

Et comment ne pas remarquer au sein de cette sympathique exubérance le calme souriant de grand'maman Charlotte, elle qui a toujours su à travers toutes les vicissitudes d'une existence déjà longue, conserver courage, vaillance et sérénité.

Vous constaterez ma chère cousine que, comme vous je me sers encore d'un vieux langage : étant rangé dans la catégorie des "vieux" il

me serait difficile de m'adapter à la manière moderne de m'exprimer. Des gens de notre âge ne pourront jamais plus être "dans le vent". Ni à plus forte raison "in" terme anglais et germanique qui signifie dedans, comme chacun sait. Si nous ne sommes plus dedans nous sommes dehors. Hors du temps, hors des idées, hors des moeurs. Nous retardons; irrémédiablement.

Admirez la clarté, la simplicité de langage des jeunes de l'époque actuelle. Et aussi sa concision.

Par exemple si vous les entendez tenir le même bref discours que le général Cambronne à Waterloo en réponse à la sommation des Anglais de se rendre, ne vous en offusquez point. Traduit dans notre parler d'autrefois cela signifie simplement: Voilà qui paraît bien fâcheux, bien désagréable, bien contrariant. Mais c'est trop long à dire...

Vous avez déjà eu certainement l'occasion d'écouter des chansons, enregistrées sur disques, de leurs chanteurs favoris. J'ignore quelles impressions vous en recueillites; quant à moi certaines auditions me donnent envie de pleurer. Non de joie, mais de désespoir d'entendre pareilles inepties musicales et pareilles stupidités verbales dont certaines font même un "tube": c'est-à-dire obtiennent un grand succès de vente et rapportent une fortune à leurs créateurs. Connaissiez-vous ce tube-là et comment il se fabrique?

Et que dire alors de la peinture, autre mode d'expression des idées 1967? Si, depuis plusieurs années déjà, les amateurs de tableaux en étaient arrivés à se contorsionner en forme de points d'interrogation devant des élucubrations picturales des peintres d'avant-garde, un summum a été atteint cette année dans une galerie d'exposition new-yorkaise. (article avec photo à l'appui ont paru dans un Patriote Illustré de mars dernier). Il s'agit de toiles peintes en noir parsemées de quelques lignes, traits, points, courbes de couleur blanche pour permettre à chacun selon son degré d'instruction, d'éducation, de fortune, d'intelligence, de sens artistique ou de snobisme à moins que ce ne soit d'ahurissement total, de déceler l'origine de l'inspiration des auteurs de pareils chefs-d'oeuvre: bouteille à encre, ténèbres extérieures, prélude à un orage, intérieur de chambre photographique, nuit sans lune, retour d'enterrement, train dans un tunnel, ramonage de cheminée, le Pays Noir (Belgique), après 7 ans d'indépendance (Congo), etc...

Où en suis-je maintenant. Vraiment je ne sais plus. Je bafouille, je m'embrouille, je scribouille comme dirait le grand Charles de France.

Il est temps de mettre un point final à la présente missive sinon, ma chère cousine, vous allez me trouver une qualité généralement attribuée à une lame de rasoir.

Votre affectionné cousin

Lucien RUELLE.

Hougaerde, 14 septembre 67

Mon meilleur merci à tous les chers membres de ma famille invités par ma chère soeur Gabrielle le 10 septembre pour fêter mon 80° anniversaire à notre maison paternelle. Ce sont mes bien-aimés frères, soeurs, beau-frère, belle-soeur, Monique, Léon Goidts, Sr Odile et Sr Marie-Emile.

Grâces à votre générosité, j'ai pu envoyer une jolie somme au Spekpater, pour sa grande oeuvre missionnaire. Mes soeurs d'Anvers m'ont apporté un précieux livre: "Les documents du concile" ainsi qu'un vêtement de belle laine blanche crochetée par M.M Edouard, grâce à la charité de leur bonne Supérieure à laquelle je suis bien reconnaissante aussi. Un cordial merci à mon cher cousin L. Goidts, qui a eu la bienveillance de conduire mes soeurs d'Anvers en auto et qui m'a apporté une boite de pralines, ce qui a fait plaisir à mes consoeurs et à moi-même.

De tout coeur, je prie le Seigneur de vous récompenser largement pour tout ce que vous avez fait pour moi et de vous accorder des grâces très abondantes, ainsi qu'à toute la famille.

Sr Francisca.



L'AMI FIDELE

30° année — n° 11
Novembre 1967

Organe familial — Rédacteur: J. Vander Velpen, Bovenlo.
Imprimé à Bruxelles — Meyskens, Leert-St-Georges. CCP 639132

A notre Ami Fidèle

Mon cher Frère et cousin,

Après avoir lu et relu votre si instructive, si éloquente et si émouvante lettre du mois dernier, après avoir compati à vos chères obligations si strictement familiales et à votre devoir de grand' père si soucieux de la santé de bébé, après avoir déploré, mais compris et excusé votre malheureuse et malchanceuse absence au rassemblement de Hougaerde, je me creuse l'esprit, mon vieil esprit qui oublie les mots les plus ordinaires, pour savoir quels termes je vais pouvoir employer pour répondre convenablement à votre lettre ouverte du Journal de famille.

Après votre déception voici que, heureusement, Dion-le-Mont vous a fourni l'occasion de vous "ragaillardir et de vous assourdir". Et "le bon bain de jouvence" continue à produire ses salutaires effets de renouveau et de rajeunissement.

Je continue enhardie et retiens encore ceci "Comment ne pas remarquer au sein de cette sympathique exubérance le calme souriant de grand'maman Charlotte... etc...

Eh bien, je relève, voulez-vous que je vous dise, que celle qui reste si jeune, "si pleine de courage, de vaillance et de sérénité" aura ses quatre fois vingt ans en l'année qui va poindre: 1968.- le 4 novembre exactement. Ne lui disons rien à l'avance... Rédacteur en chef et Secrétaire ne lui envoyez pas ce numéro spécial de l' Ami Fidèle... Mais l'an prochain, alors il faudra lui faire une fête carabinée où tout le monde se donnera le mot et sera présent...

Et comment faire??? C'est tout trouvé... il faut pour la circonstance "remobiliser" toutes les "étoiles" Grolaux, et avec eux tous leurs jeunes satellites... A eux de se débrouiller, de s'organiser, de montrer tous les talents géniaux dont ils donnèrent un avant-goût à Dion.

Nous autres "Seniors" nous nous reposerons sur nos lauriers, ou peut-être, nous irons constater cela "de visu", si le Bon Dieu nous prête vie. Sans doute, vous me direz: "Quelle utopie". Comment réussir une assemblée de 150 étoiles du ciel ou de la terre??? Bien oui, les jeunes seuls en sont capables... "eh, eh, mais qui sera capable d'en assumer les frais??? Puis-je vous donner une idée? idée réalisable?

J'ouvre une parenthèse ici et vous citerai une oeuvre réalisée dont Sr Marie Camille et moi nous avons pu bénéficier et jouir pleinement. Journée de merveilleuse détente organisée par le "Club d'un franc" de chez Gevaert. Un certain Monsieur Camille en fut l'âme, l'organisateur et le fondateur. Un jour où tous les ouvriers et employés de l'usine Gevaert étaient réunis (ils sont plus de 6.000 !). Camille leur proposait d'organiser un club d'entr'aide où chacun s'engagerait à verser un franc par semaine, rien qu'un petit franc, pour en faire bénéficier des handicapés, des personnes âgées en difficulté ou des plus malheureux qu'eux... Cela fut accepté par tous et d'emblée. On en fit l'expérience,... la tirelire était placée en évidence à l'entrée de l'usine. Cela rapportait plus de six mille fois un franc par semaine!!! M. Camille avait tôt fait de trouver les éclopés, et chacun en trouvait; c'était si beau que . M. Gevaert lui-même s'inscrivit aussi dans ce club, mais pour une somme plus importante. Chacun était heureux, par son petit franc hebdomadaire du "Een-frank-club" (comme on l'appelle) de contribuer au nécessaire d'abord, à l'utile, à l'agréable et même aux excursions et divertissements de ces pauvres malheureux.

Je vous raconterai peut-être un jour quelques traits des secours fournis...

Pour en revenir donc à nos propres organisations familiales, ne pourrions-nous pas, nous aussi, former un club de ce genre? Bien sûr, malgré notre nombreuse famille, avec beaucoup d'étoiles, pas encore si nombreuses que celles du ciel, nous n'arriverons pas au dixième du een-frank-club, pas nécessaire non plus... Nous, les Seniors de 25 à 80 ans, nous verserions dans la tirelire de la semaine, non pas un franc, mais 2,50 F, ou plus simplement: 10 F par mois. Il nous semble que ce ne serait impossible à personne. Les jeunes de 15 à 30 ans ou au-delà seraient les organisateurs des assemblées, des réjouissances: chansons, jeux, comédies, folklore etc... Les moins de dix ans ne seraient chargés que de courses dans les sacs, ou de la symphonie bruyante et des piaillements des gosses... ou de les faire taire...

Le produit de cette première année d'essai pourrait: ou bien couvrir les frais de cette future fête, ou bien on achèterait un cadeau utile à notre 2° octogénaire, ou bien encore on pourrait partager moitié par moitié...

Qu'en dites-vous, mon cher frère et cousin, mes chers frères, soeurs, neveux, cousins, cousines, etc... Et si, un jour, nous découvrons quelque malheur ou difficulté cachée, la caisse familiale pourvoirait discrètement au plus urgent ou au bien général, même aux frais d'une excursion générale.

Dites-nous: oui ou non... Si c'est oui, on choisirait un ou une Directeur sérieux, un ou une secrétaire zélé, un ou une trésorière impartiale et discrète... Dans ce cas inscrivez vos candidatures.

Si c'est non??? Ce serait sûrement dommage

Utopie??? non...

Votre fidèle

Anne des Fleppes.

Vos réponses enthousiastes sont attendues par

Sr Marie Edouard
231, rue Lamorinière
Antwerpen